Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [93] (2005)
Heft: 1490

Artikel: "Etre féministe aujourd'hui" : des femmes débattent
Autor: Pannatier, Gaël
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-282825

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«Etre féministe aujourd'hui»: des femmes débattent

Dans le cadre de la Veille des femmes, des femmes de différents horizons ont accepté de défendre et de partager leur vision du féminisme, face aux définitions réductrices et négatives véhiculées par les médias et reprises par une grande partie de la population. Voici quelques lignes de force de la discussion.

Gaël Pannatier

Dans le cadre de la Veille des femmes, des femmes de différents horizons ont accepté de défendre et de partager leurs visions concrètes du féminisme le 13 novembre dernier, dans le cadre d'une journée de débat organisée à Berne, sous la forme de tables rondes (en allemand le matin et en français l'après-midi), ainsi que d'un lunch convivial. Les organisatrices - principalement Michèle Berset, Chantal Guex et Brigitte Kürsteiner - souhaitaient offrir un espace d'échanges ouvert, qui a permis aux participantes de partager leurs expériences, de confronter leurs définitions et leurs pratiques du féminisme. Le public - malheureusement clairsemé - a pu largement prendre part à la discussion.

Les femmes invitées, quoique intervenant à titre individuel, étaient toutes insérées dans des milieux professionnels et familiaux contrastés et dans différents espaces associatifs ou militants. Cette diversité des parcours était encore accentuée par l'éventail des générations représentées. Toutes se sont déclarées ouvertement féministes. Restait à savoir ce qu'elles entendaient par ce mot si souvent décrié ou caricaturé ?[1]

Prises de conscience féministe

La modératrice du débat enrfrançais, la journaliste Sandra Jean, a amorcé la discussion en posant la question quand et pourquoi chacune avait pris conscience de la nécessité d'être féministe. Il en est ressortit une grande diversité de réponses. Certaines, comme Gisèle Rufer, entrepreneure, ou Monica Fasani, étudiante en histoire, ont eu, grâce à leur enfance et leur contexte familiale une prise de conscience précoce. D'autres ont eu «un réveil» plus tardif, qu'il soit lié à des études de sociologie comme pour Stéphanie Apotheloz - qui travaille actuellement dans le domaine de l'égalité - ou qu'il soit lié à la gestion de la vie professionnelle et familiale comme pour Lucienne Girardier Serex - ingénieure, diacre et écrivaine. D'autres, enfin, ont été amenées au féminisme grâce à leur parcours militant. C'est le cas de Sandrine Pache, dont l'action au sein du mouvement gay et lesbien l'a portée au féminisme. Toutes les intervenantes ont considéré que le féminisme était une question de justice.

Chacune des participantes s'est déclarée féministe et fière de l'être, même si elles ont avoué qu'il faut parfois du courage pour s'affirmer comme telle. Pour la plupart, cette position pose quelques difficultés, notamment en terme de quolibets. Elles ont à faire face au même type de remarques «oui mais toi t'es une féministe sympa, tu n'es pas une de ces extrêmistes! ». Comme si les femmes se déclarant féministes étaient toutes des hystériques ou des garçonnes... En revanche, elles ont dit leur féminisme généralement bien accepté par leur entourage.

De nombreuses luttes encore indispensables

Si le féminisme a fait changer les lois, il reste cependant beaucoup à faire pour un changement dans les faits. Lucienne a fait valoir qu'il faudrait casser le système, sans quoi les choses ne changeront presque pas. Gisèle a souligné que les femmes ne se valorisent généralement pas assez et sont trop perfectionnistes. Monica a insisté sur le nécessaire investissement des femmes dans les associations et les réseaux. Concernant la «démobilisation» des féministes, Stéphanie a fait remarquer que des mouvements et des actions existent, à l'exemple de la Marche mondiale des femmes. Elle a ensuite, pour expliquer le peu de visibilité des féministes en Suisse, avancé que les inégalités sont devenues plus sournoises et complexes, et que, par conséquent, il est plus difficile de mobiliser les femmes pour les luttes actuelles.

Divers sujets plus spécifiques ont également été abordés, dont l'omniprésence des stéréotypes dans la définition de ce qu'est être un garçon ou une fille. Par exemple, Sandrine a relevé que l'agressivité est symboliquement interdite aux filles. Les stéréotypes sont constamment reproduits et les rôles essentialisés. Ainsi comme l'a dit Lucienne, «les femmes s'occupent encore majoritairement des enfants, et doivent donc, plus que les hommes, développer leur capacité d'écoute et de gestion des relations non-verbales, pour ensuite voir ces qualités qualifiées de «bonté féminine». Ainsi, on prétend naturel des comportements qui en réalité sont acquis !».

Le rôle de l'Etat a également été abordé : son importance a été soulignée car c'est à lui d'appliquer et de contrôler les lois en matière d'égalité. Mais, hormis les lois, il faudrait aussi de nouvelles initiatives concrètes afin de changer les mentalités. Sandrine a pris l'exemple du succès et de l'impact de la «journée des filles».

Du futur

La dernière question de la table ronde a été: comment sensibiliser les jeunes femmes ? Car pour Stéphanie et Sandrine, «les jeunes de 15-20 ans peinent à s'intéresser au problème du féminisme. Il faudrait donc réinventer le mot féminisme et le présenter de manière plus festive ». Par ailleurs, «il faudrait s'intéresser à ce qui préoccupent les jeunes dans leur quotidien, notamment les violences verbales et physiques».

Plus qu'une analyse globale de la société ou qu'une dénonciation de la situation des femmes, cette journée a été l'occasion d'échanges variés et nourris et de parler concrètement de nos prises de conscience, de nos expériences, de nos luttes, de ce qui nous fait avancer en tant que féministes.

[1] Etant donné la densité des échanges, c'est presque exclusivement le débat francophone qui sera reflété ici. Notons cependant que la table ronde menée en allemand s'est orientée plus fortement vers des questions de politique et de mise en œuvre de l'égalité par l'Etat, ainsi qu'aux rapports de pouvoir entre hommes et femmes. Difficile, cependant, de déterminer si cette différence dans les thèmes est liée aux intervenantes (plus insérées dans les milieux politiques et syndicaux) ou à la perception des enjeux du féminisme en Suisse alémanique.